

sautons si aisément, sont des abîmes qu'ils ne sauraient franchir ; parce que des rapports multipliés que nous embrassons d'un coup d'œil sont un dédale où ils se perdent. Qu'on me permette de citer un exemple bien familier.

L'on fait apprendre à un enfant la fable qui commence par ces deux vers :

Un loup n'avait que les os et la peau,  
Tant les chiens faisaient bonne garde (1) !

Et quand il les a récitées, on dit : " Il les sait," et on se figure qu'il les a compris. On se trompe. Sans doute les deux propositions isolées sont parfaitement intelligibles : " Le loup était maigre, les chiens étaient vigilants." Mais ces deux propositions isolées ne signifient rien ; c'est leur liaison qui présente un sens, et cette liaison échappe à l'enfant, parce qu'elle n'est exprimée que par ce mot elliptique *tant*, qu'il ne comprend pas. Il faut donc rétablir pour lui les propositions intermédiaires et lui dire :

" Un loup n'avait que les os et la peau ; il était devenu maigre parce qu'il ne mangeait pas de moutons, et il ne pouvait pas manger de moutons, parce que les chiens, faisant bonne garde, aboyaient s'il approchait des troupeaux, et avertissaient ainsi les bergers. C'est donc parce que les chiens étaient vigilants que le loup était maigre."

Ce n'est qu'à l'aide de ce supplément de propositions que les deux vers de la fable deviennent clairs pour l'enfant.

Ce n'est pas seulement le sens littéral qui, si nous n'y prenons garde, reste obscur pour les élèves ; c'est le sens moral, c'est-à-dire la signification d'un fait ou la portée d'un précepte. On peut entendre parfaitement chaque phrase d'un récit, par exemple, et saisir la liaison de toutes les phrases entre elles, et n'avoir cependant rien compris à ce récit. Alors le fruit de l'instruction est perdu, ou plutôt il n'y a pas eu d'instruction : l'élève n'a retenu que des mots, et ces mots, auxquels ne correspond aucune idée, ne sont qu'un embarras pour la mémoire.

BARRAU.

#### PATIENCE, PRUDENCE, DOUCEUR NÉCESSAIRES A UN MAÎTRE.

Souvent il faut tolérer des choses qui auraient besoin d'être corrigées, et attendre le moment où l'esprit de l'enfant sera disposé à profiter de la correction.

Ne le reprenez jamais ni dans son premier mouvement, ni dans le vôtre. Si vous le faites dans le vôtre, il s'aperçoit que vous agissez par humeur et par promptitude, et non par raison et par amitié ; vous perdez sans ressource votre autorité. Si vous le reprenez dans son premier mouvement, il n'a pas l'esprit assez libre pour avouer sa faute, pour vaincre sa passion, et pour sentir l'importance de vos avis ; c'est même exposer l'enfant à perdre le respect qu'il vous doit. Montrez-lui toujours que vous vous possédez ; rien ne le lui fera mieux voir que votre patience. Observez tous les moments pendant plusieurs jours, s'il le faut, pour bien placer une correction. Ne dites point à l'enfant son défaut, sans ajouter quelques moyens de le surmonter, qui l'encouragent à le faire : car il faut éviter le chagrin et le découragement que la correction inspire quand elle est sèche. Si on trouve un enfant un peu raisonnable, je crois qu'il faut l'engager insensiblement à demander qu'on lui dise ses défauts ; c'est le moyen de les lui dire sans l'affliger : ne lui en dites même jamais plusieurs à la fois.

Il faut considérer que les enfants ont la tête faible, que leur âge ne les rend encore sensibles qu'au plaisir, et qu'on leur demande souvent une exactitude et un sérieux dont ceux qui l'exigent seraient incapables. On fait même une dangereuse impression d'ennui et de tristesse sur leur tem-

(1) La Fontaine, *Fables*, liv. I.

pérament, en leur parlant toujours des mots et des choses qu'ils n'entendent point : nulle liberté, nulle enjouement ; toujours leçon, silence, posture gênée, correction et menaces.

Les anciens l'entendaient bien mieux ; c'est par le plaisir des vers et de la musique que les principales sciences, les maximes, les vertus, et la politesse des mœurs, s'introduisirent chez les Égyptiens et chez les Grecs. Les gens sans lecture ont peine à le croire ; tant cela est éloigné de nos coutumes. Cependant, si peu qu'on connaisse l'histoire, il n'y a pas moyen de douter que ce n'ait été la pratique vulgaire de plusieurs siècles. Du moins retranchons-nous (1), dans le nôtre, à joindre l'agréable à l'utile autant que nous le pouvons.

Mais, quoiqu'on ne puisse guère espérer de se passer toujours d'employer la crainte pour le commun des enfants, dont le naturel est dur et indocile, il ne faut pourtant y avoir recours qu'après avoir éprouvé patiemment tous les autres remèdes. Il faut même toujours faire entendre distinctement aux enfants à quoi se réduit tout ce qu'on leur demande, et moyennant quoi on sera content d'eux ; car il faut que la joie et la confiance soient leur disposition ordinaire : autrement on obscurcit leur esprit, on abat leur courage ; s'ils sont vifs, on les irrite ; s'ils sont mous, on les rend stupides. La crainte est comme les remèdes violents, qu'on emploie dans les maladies extrêmes ; ils purgent, mais ils altèrent le tempérament, et usent les organes : une âme menée par la crainte en est toujours plus faible.

Au reste, quoiqu'il ne faille pas toujours menacer sans punir, de peur de rendre les menaces méprisables, il faut pourtant punir encore moins qu'on ne menace. Pour les punitions, elles doivent être aussi légères qu'il est possible, mais accompagnées de toutes les circonstances qui peuvent piquer l'enfant de honte et de remords : par exemple, montrez-lui tout ce que vous avez fait pour éviter cette extrémité ; paraissez-lui-en affligé ; parlez devant lui, avec d'autres personnes, du malheur de ceux qui manquent de raison et d'honneur jusqu'à se faire châtier ; retranchez les marques d'amitié ordinaires, jusqu'à ce que vous voyiez qu'il ait besoin de consolation ; rendez la punition publique ou secrète, selon que vous jugerez qu'il sera plus utile à l'enfant, ou de lui causer une grande honte, ou de lui montrer qu'on la lui épargne ; réservez cette honte publique pour servir de dernier remède ; servez-vous quelquefois d'une personne raisonnable qui console l'enfant, qui lui dise ce que vous ne devez pas alors lui dire vous-même, qui le guérisse de la mauvaise honte, qui le dispose à revenir à vous, et auquel l'enfant, dans son émotion, puisse ouvrir son cœur plus librement qu'il n'oserait le faire devant vous. Mais surtout qu'il ne paraisse jamais que vous demandiez de l'enfant que les soumissions nécessaires ; tâchez de faire en sorte qu'il s'y condamne lui-même, qu'il s'exécute de bonne grâce, et qu'il ne vous reste qu'à adoucir la peine qu'il aura acceptée. Chacun doit employer les règles générales selon les besoins particuliers : les hommes, et surtout les enfants, ne se ressemblent pas toujours à eux-mêmes ; ce qui est bon aujourd'hui est dangereux demain ; une conduite uniforme ne peut être utile.

FÉNELON.

#### ÉTUDE DU CARACTÈRE DES ÉLÈVES.

Il faut avouer que l'esprit de l'homme, même dans l'âge le plus tendre, souffre impatiemment le joug et se porte naturellement à ce qui lui est défendu. Mais ce qu'il en faut conclure, c'est que pour cette raison-là même il

(2) Ayons soin, du moins, puisque nous ne pouvons faire plus, de joindre, etc.